

NUMÉRO 81 | PRINTEMPS 2021

# PARTICIPE PRÉSENT

Bulletin de l'Association des auteures et auteurs de l'Ontario français



La  
**LITTÉRATURE**  
et le **LIVRE**  
comme armes  
**DE RÉSISTANCE**

PAGE 5

Mot de la rédactrice en chef p. 3  
La parole aux auteures et auteurs p. 16

À l'honneur p. 28

## Les Salons du livre en 2021

### Salon international du livre de Québec

7 au 11 avril 2021

### Salon du livre d'Edmundston

15 au 18 avril 2021

### Salon du livre de la Côte-Nord (Sept-Îles)

19 au 25 avril 2021

### Salon du livre de Hearst

Pas de salon cette année

### Salon du livre de l'Abitibi-Témiscamingue

(Val d'or) 25 au 30 mai 2021

### Salon du livre du Saguenay —

Lac Saint-Jean (Jonquière)

30 septembre au 3 octobre 2021

### Salon du livre de la Péninsule acadienne

(Shippagan)

7 au 10 octobre 2021

### Salon du livre de l'Estrie (Sherbrooke)

14 au 17 octobre 2021

### Salon du livre de Dieppe

22 au 25 octobre 2021

### Salon du livre de Rimouski

4 au 7 novembre 2021

### Salon du livre de Kwahiatonhk —

Premières Nations (Wendake)

18 au 21 novembre 2021

### Salon du livre de Montréal

24 au 29 novembre 2021

## Les fondements de l'AAOF

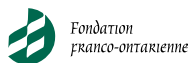
### MISSION

L'AAOF est un organisme de développement au service de ses membres et de leurs œuvres. Son activité fait valoir leurs intérêts et favorise leur rayonnement en Ontario et ailleurs.

### VISION

En 2022, nos auteurs et leurs œuvres sont reconnus pour leur apport à la vitalité artistique et culturelle de la société canadienne et d'ailleurs.

### L'AAOF remercie ses bailleurs de fonds



### L'AAOF remercie ses partenaires de saison 2021-2022



## PARTICIPE PRÉSENT

est une publication de l'Association des auteures et auteurs de l'Ontario français

### Conseil d'administration

Gabriel Osson, président  
Marie-Josée Martin, vice-présidente  
Éric Charlebois, secrétaire-trésorier  
Antoine Côté Legault, administrateur  
Claude Forand, administrateur  
Véronique-Marie Kaye, administratrice  
Lisa L'Heureux, administratrice

### Équipe de rédaction du Participe présent

Aurélien Lacassagne, rédactrice en chef  
Guy Bélizaire, rédacteur  
Jean Marc Dalpé, rédacteur  
Andrée Lacelle, rédactrice  
Micheline Marchand, rédactrice  
Marie-Josée Martin, rédactrice  
Aude Rahmani, coordonnatrice et rédactrice

Correction : Mille et une pages

Graphisme : Alain Bernard



335-B, rue Cumberland

Ottawa (ON) K1N 7J3

Tél. : 613 744-0902

Télec. : 613 744-6915

Courriel : [info@aaof.ca](mailto:info@aaof.ca)

Site Web : [www.aaof.ca](http://www.aaof.ca)



Abonnement à l'**Infolettre L'Épistolaire**

Direction générale :

Yves Turbide – [dg@aaof.ca](mailto:dg@aaof.ca)

Projets et communications :

Aude Rahmani – [communications@aaof.ca](mailto:communications@aaof.ca)

Comptabilité :

Nadine Gauvreau – [virements@aaof.ca](mailto:virements@aaof.ca)

Numéro 81, printemps 2021



Aurélie Lacassagne  
Photo : Rachelle Bergeron

## MOT DE LA RÉDACTRICE EN CHEF

**« Toute poésie est résistance et maîtresse des lieux, car elle occupe la langue et le langage ».**

**Andrée Lacelle<sup>1</sup>**

L'Allemagne, les pays scandinaves, l'Afrique du Sud, voici quelques pays qui, durant cette dernière année, ont considéré que les librairies étaient des services essentiels. La plupart des autres pays, notamment le Canada et ses provinces, ont jugé que les lieux de culture étaient non essentiels. Les conséquences ne se sont pas fait attendre et elles s'inscriront dans le temps. Dans le monde des arts, le livre occupe une place à part. Il possède un écosystème complexe et spécifique. Auteurs et autrices, maisons d'édition, graphistes, réviseurs, imprimeurs, relieurs, libraires, c'est toute une chaîne qui est affectée par les décisions iniques de notre gouvernement provincial. Et pourtant, on s'en sort bien. En fait le monde du livre se trouve dans une situation privilégiée par rapport aux autres secteurs culturels. Les gens se sont jetés sur les livres pour occuper leurs soirées confinées. Jonathan Franzen l'avait pressenti quand il a écrit « [L]a première chose que nous enseigne la lecture est comment rester seuls ». Mais les chamboulements des calendriers de production et de parution auront des conséquences à plus long terme et cette « crise » transformera nécessairement notre milieu.

De façon plus générale, c'est la place qu'occupent les arts et la culture dans nos sociétés, et plus précisément la littérature et le livre, qui est remise en question. Pourtant depuis des siècles, la littérature et le livre occupent une fonction sociale et politique de première importance, sinon comment expliquer l'histoire de la censure, les autodafés et autres purges de bibliothèques dans les régimes non démocratiques. Mais il y a plus, la littérature et le livre ont depuis toujours été des armes de résistance. Que ce soit pour l'écrivain qui n'avait que sa plume pour décrier les injustices, pour inventer un avenir possible, pour offrir aux lecteurs un espace de liberté, de pensée et de rêve. À la question « la poésie, à quoi ça sert ? », Édouard Glissant répondait « [L]es œuvres modernes ont déjà répondu, de celle de Rimbaud à celle de Claudel ou d'Aimé Césaire : la poésie n'est pas un amusement, ni un étalage de sentiments ou de beautés. Elle informe aussi une connaissance, qui ne saurait être frappée de caducité »<sup>2</sup>.

Cela est d'autant plus vrai dans nos espaces d'exiguïté, dans toute société minoritaire, où la prise de parole des auteur-e-s relève intrinsèquement du politique comme l'avaient analysé en leurs temps Gilles Deleuze et Félix Guattari<sup>3</sup>. Pour François Paré, « [l]es cultures minoritaires sont non seulement des cultures de résistance, elles sont aussi plus que jamais, malgré leurs conditions d'exiguïté et d'enracinement, des lieux de

1 Collectif sous la direction d'Andrée Lacelle, *Poèmes de la résistance*, Sudbury, Prise de parole, 2019, p.5.

2 Édouard Glissant, *Poétique de la Relation. Poétique III*, Paris, Gallimard, 1990, p. 95.

3 Gilles Deleuze et Félix Guattari, *Kafka. Pour une littérature mineure*, Paris, Éditions de Minuit, 1975.

Mot de la rédactrice en chef (suite)

l'itinérance»<sup>4</sup>. Nous ressentons un besoin intrinsèque d'habiter nos distances, nos espaces imaginés, imaginaires et réels, une fois encore c'est une condition de notre survie. J'ai hâte, comme vous aussi certainement, à ce que nous nous retrouvions à déambuler dans les allées des Salons du livre, que nous nous rencontrions, échangeons. J'ai hâte à vos sourires, à la magie d'une nuit de poésie, à la découverte, aux conversations.

En attendant, voici donc ce que vous propose ce numéro. Il s'ouvre avec une entrevue croisée entre deux de nos monstres sacrés, Andrée Lacelle et Jean Marc Dalpé à qui l'on a lancé le défi d'imaginer comment notre littérature pourra se projeter comme armes de résistance dans cet avenir incertain ; l'occasion pour nos deux poètes de réfléchir sur leurs pratiques. Ensuite Marie-Josée Martin est partie à la rencontre de Chloé Leduc-Bélangier/LaDuchesse, Lianne Rheault-Leblanc et Véronique Sylvain qui ont la particularité d'être à la fois autrices mais aussi employées de maison d'édition.

**Cela nous permet d'offrir un tour d'horizon des effets des temps troublés que nous vivons sur le travail de création et d'édition mais également comment la littérature change notre rapport au temps, que ce soit pour faire sens du passé, pour s'inscrire dans le présent que pour imaginer l'avenir.**

Guy Bélizaire s'est entretenu avec Didier Leclair et Melchior Mbonimpa, deux auteurs franco-ontariens bien établis, l'un à Toronto, l'autre à Sudbury, afin de discuter de la place des auteurs afro-canadiens dans notre littérature. Entre la controverse sur le retrait de livres écrits par des Franco-Ontariens d'origine africaine par la bibliothèque publique de North Bay et le dialogue de sourds concernant l'utilisation de certains mots dans les amphithéâtres universitaires, les deux auteurs nous offrent une réflexion constructive et importante sur leur travail d'écrivain doublement minoritaire. Ils nous rappellent notamment qu'ils apportent un imaginaire et une voix uniques et essentiels, en insistant notamment sur le caractère universel de l'art littéraire. Micheline Marchand s'est, quant à elle, intéressée aux auteurs jeunesse et leur a demandé s'ils écrivaient pour former des citoyens de demain engagés et responsables... parce que l'esprit de résistance s'apprend au même titre que les règles de politesse. Enfin, nous avons demandé à douze autrices et auteurs d'horizons divers de nous offrir un texte de création libre sur la littérature comme arme de résistance. Ils ont été fortement généreux de leur temps, de leur plume, de leur pensée et de leur art. Il est fascinant de voir comment, malgré les vécus différents, toutes et tous conçoivent ce que Daniel Marchildon a joliment appelé une littérature d'existence/de résistance. Il est encore plus fascinant de voir l'acte/l'agir/l'action qui se révèle à travers douze verbes qui se font écho dans tous ces textes : partager, rassembler, rêver, penser, défier, espérer, oser, questionner, résister, lutter, apprécier, exister.

Le fil conducteur de ce numéro n'est pas simplement l'importance de la littérature et du livre comme armes de résistance mais aussi leur portée pour penser et imaginer notre avenir.

---

4 François Paré, *La distance habitée*, Ottawa, Éditions du Nordir, 1994, p.19.

## Conversation croisée entre Andrée Lacelle et Jean Marc Dalpé

En Ontario, la culture et les arts ont été considérés comme des services non essentiels pendant la pandémie malgré l'importance historique de l'engagement des artistes. Pourtant écrire en français en Amérique du Nord a toujours été, et demeure, un acte politique. Comment envisager dès lors la littérature et le livre comme armes de résistance dans le nouveau monde qui se profile? Nous avons demandé à deux piliers de la littérature franco-ontarienne, Andrée Lacelle et Jean Marc Dalpé d'en discuter.

**Auréli Lacassagne:** J'ai envie de commencer par la question que je devrais poser à la fin, mais n'êtes-vous pas tannés d'être des porte-paroles, de toujours devoir monter au front? Ça ne vous tente pas des fois d'écrire une histoire champêtre de mésanges ou une partie de pêche à l'achigan?

**Andrée Lacelle (AL):** «Je n'ai pas l'habitude d'être vue comme une figure de proue, de prendre la parole sur des questions sociales. Mon œuvre est plus perçue comme venant du moi profond, mais moi profond et moi social agissent en symbiose selon moi. Oui, bien sûr, nos écritures, nos livres, occupent des créneaux différents».

**Jean Marc Dalpé (JMD):** «C'est justement une des belles réussites de la littérature franco-ontarienne depuis 40, 50 ans. Avant quand on disait littérature franco-ontarienne, on pensait Paiement, aux œuvres engagées, pis ça commence à changer avec Robert Dickson et Patrice Desbiens aussi, et depuis 30 ans ça a beaucoup évolué. Je ne suis absolument pas tanné de prendre la parole. Dans mon ordinateur j'ai un dossier archives avec des textes d'appoint, écrits pour des occasions spéciales, pour plein de causes. Ça fait partie de mon métier, de ce que je fais, de ce que j'aime faire».

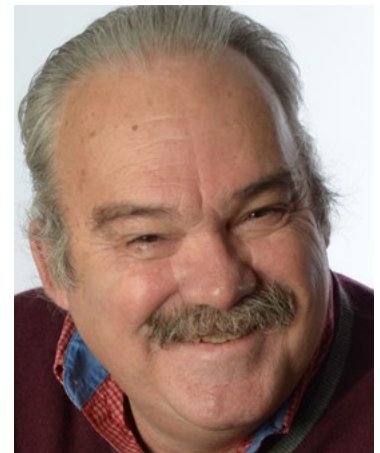
**AL:** «J'ai envie de continuer d'être encore présente. La présence et la parole, ce sont nos alliées, les alliées des créateurs, de nous en situation minoritaire. C'est un peu intense comme façon de vivre, mais on a besoin de cette intensité. La présence et la parole ont une fonction affective très forte. Les mots, le choix des mots, c'est important. On apaise, on séduit, on bouleverse une situation. Je ne suis pas tannée de cette présence. Elle est la marque de notre vitalité, on en a besoin pour faire face à ce qui nous assaille avec la pandémie. Avec les gestes barrières, on se touche de moins en moins, on s'entend avec un filtre virtuel. Je considère que j'ai encore envie d'être là. Mais je n'ai pas écrit depuis cet été. La pandémie y est pour quelque chose, c'est une réalité envahissante. Je passe beaucoup de temps devant les écrans, je suis envahie par les infos. J'ai besoin de recul pour écrire et présentement je n'en ai pas».

**JMD:** «Moi j'ai plusieurs projets sur la table, mais pas d'écriture complètement personnelle. Je travaille sur les pièces romaines de Shakespeare pour un projet théâtral. Alors je suis à Rome en — 60 av. J.-C.! Pis je travaille sur la traduction de *Halfbreed* de Maria Campbell avec Charles Bender, et sur un projet pancanadien sur Jack Kerouac. Les occasions d'écriture plus directe, ce sont des commandes, des recueils comme un qu'on prépare sur la crise écologique».

**AL:** «Moi, faut que ça parte de très loin, du dedans. C'est important d'où l'on part. Je suis sûre qu'il y a des poètes qui écrivent beaucoup en ce moment, ça dépend de la personnalité de chacun. Tu nous as demandé, Auréli, de réfléchir à l'avenir. Je pense aux ados, aux jeunes dans la vingtaine et qui vivent la crise d'une



Andrée Lacelle  
Photo : Nancy Vickers



Jean Marc Dalpé  
Photo : Rachelle Bergeron

Suite à la page suivante

Suite de la page 5

façon qui va marquer leur imaginaire. Moi, mon imaginaire est déjà habité depuis longtemps, mais eux sont aux prises avec tous ces diktats, aussi je m'interroge sur l'imaginaire de cette jeune génération, j'espère qu'ils ne vont pas perdre cet élan qu'on a quand on rencontre l'autre. Ces jeunes qui sont pris dans les tenailles, comment ça va influencer leur intériorité, leur imaginaire, l'élan de la rencontre? En mars, tout à coup tout s'est figé, et là on ne sait pas comment on va s'en sortir. La jeune génération va davantage être marquée, qu'est-ce que ça va représenter? On est des êtres de contact, de relation. Ce triomphe du numérique dans le quotidien, je ne sais pas, peut-être que ce mal créera un bien. Je ne parlerais pas d'un avenir sombre».

**JMD:** « Je pense que la jeune génération, ça va être comme dans les années 1920, après la Grande Guerre, la grippe espagnole — la réaction c'est de raccourcir les robes, faire des bébés et des partys. Quand il y a répression, les jeunes disent *Fuck you*, comme les jeunes en Iran aujourd'hui; on a besoin de folie. On va sortir de ce long hiver, il y aura le désir de grands rassemblements, de grandes fêtes. Cela dit... l'histoire ne se répète pas, on va se retrouver dans un autre monde, la crise écologique qui va s'accélérer, la jeune génération en est très consciente. En 1920, il y avait encore un monde à exploiter, c'est plus possible aujourd'hui ».

**Aurélie Lacassagne:** Mais vous deux qui avez bien connu les années 1970, c'était similaire, on sortait d'un autre monde, le monde des traditions, vous vous êtes amusés, vous avez fait des tonnes de partys et vous avez créé, c'est toute la contre-culture.

**AL:** « Les pulsions de création vont sûrement être présentes, moi je ne suis pas pessimiste. Ça va être intéressant ce qui va se créer par rapport à la crise environnementale. Ça va créer un corpus créatif très différent ».

**JMD:** « Ça va marquer les corps ».

**AL:** « Ça va marquer la conscience planétaire ».

**JMD:** « Je n'ai pas de boule de cristal, mais à la fin des années 1970, dans les années 1980, on était un certain nombre, un bloc, il y avait une bataille identitaire qui nous rassemblait, une envie de justice sociale ».

**AL:** « On prenait position ».

**JMD:** « C'était une réaction au vieux monde, on réagissait au conformisme; les *beat*, le refus global, tout ça émerge fin des années 1950, pendant les années 1960; toutes ces lignes nous portent. Et il y a la révolution féministe, et notre révolution culturelle, c'est une réaction, se libérer du conformisme étatique, religieux, moral. On a écrit avec cette vague et elle nourrit encore ce que l'on fait. Aujourd'hui, les jeunes, c'est quoi le vieux monde auquel ils réagissent. Je ne sais pas. Je veux les écouter ».

**AL:** « Je ne sais pas ce qu'on représente pour les jeunes, on ne les empêche pas d'exister, je ne sais pas de quoi ils veulent se libérer par rapport à nous, c'est sûrement plus par rapport aux gouvernements, les grandes entreprises, le 1 %, et surtout pour l'environnement. Qu'est-ce qui va sortir dans les arts de tout ça? J'aimerais pouvoir voir ça ».

**JMD:** « Mais il y a aussi quelque chose d'anti-libertaire en ce moment, le *shaming* et tout ça. Beaucoup de confusion, de hargne dans les échanges ».

**AL:** « Avec les réseaux sociaux aujourd'hui, on est au courant de tout, tout de suite, on voit comment ça détruit des vies, tant de dérives incroyables ».

**JMD:** « Ça fait partie d'un courant qui est là, les plus jeunes générations, toi, Aurélie, vous devez gérer ça, Andrée et moi on s'en câlice-tu de ce qui se raconte sur Facebook, on n'y est pas! »

**AL:** « C'est la parole, la prise de parole, qui est atteinte. Faut faire attention à ce que l'on dit, aux mots, comment on les emploie ».

Suite à la page suivante

Suite de la page 6

**JMD:** « On vit dans un monde où tout le monde prend la parole. Mais c'est quoi la différence entre ce qu'on fait, des poèmes, de la littérature, et ceux qui font des blogs, des commentaires sur Facebook. Tout d'un coup, la frontière bouge ».

**AL:** « C'est une vraie question. Ça nous musèle, il y a de l'autocensure. Aujourd'hui dans une parole publique d'engagement, on fonce, mais on fonce avec des freins. C'est difficile de prendre une parole affirmée dans un tel contexte. On se dit "bah non, je laisse tomber". C'est malsain quand la parole est muselée, finalement on cède, mais il ne faut pas abandonner, il faut résister. On verra comment les jeunes vont gérer ça avec toute leur lucidité, mais ça va être ardu ; nous étions plus libres ».

**JMD:** « Remarque à notre époque ils ont ben essayé de nous museler. Mais la place publique où on prend la parole a beaucoup changé entre les années 1980 et aujourd'hui, et celle de l'époque du *J'accuse* de Zola. Cette place publique change très rapidement, trop pour nous les plus vieux. Et Andrée tu as raison, la place du virtuel ça accélère cette mutation de la place publique. C'est anxiogène et excitant en même temps ».

**AL:** « Aurélie, tu as évoqué la présence du livre et c'est important parce que finalement le livre ça reste ce qui sort de nous. Je pense que le livre est là depuis longtemps et qu'il n'est pas près de disparaître. Il vient de très loin. *Liber* en latin, signifie livre, mais avant tout cette pellicule entre le bois et l'écorce conductrice de la sève — on a écrit sur cette pellicule bien avant le papyrus. Puis en catalan, *liber* veut dire libre. Le livre, celui qu'on prend, qu'on sent, qu'on respire, sur lequel on griffonne, est là pour rester, bien après nous ».

**JMD:** « Je suis d'accord. C'est un espace de parole qui est plus calme. Quand on est dans le livre, on a le temps de s'exprimer, la parole se déploie naturellement, calmement ».

**AL:** « On respire avec ce qu'on en est en train de lire. On épouse un langage qui n'est pas le nôtre. Il y a une question qui me taraude. Pourquoi toujours cette passion d'avancer, cette pulsion de créer, de se créer ? Je suis en train de lire Clarice Lispector et elle écrit "La grandeur de la vie c'est de se lancer". Il faut oser l'inconnu. Souvent, je vois la/le poète comme un poète bâtisseur, une poète bâtisseuse, en théâtre c'est pareil, cette pulsion de bâtir, et dans ce cas-là, faut se lancer. Pourquoi j'écris, pourquoi je n'écris plus ces temps-ci, ces questions je me les pose souvent ces dernières années ».

**JMD:** « Tu abordes ça comme une pratique de vie, une pratique quotidienne ? »

**AL:** « Non pas tous les jours sauf quand je suis lancée dans un projet de recueil. Mais je travaille tous les jours, je lis, je pense, je griffonne ».

**JMD:** « Je suis comme toi, c'est ça que j'entendais par pratique quotidienne ».

**Aurélie Lacassagne:** Vous avez parlé de collectif, de ce moi social au début Andrée. Jean Marc, vous avez très souvent participé à des projets collectifs, plus récemment le *Wild West Show* de Gabriel Dumont et votre travail en cours sur Kerouac. Deleuze et Guattari disaient que dans une littérature mineure, comme la nôtre, la prise de parole d'un auteur est forcément collective, qu'en pensez-vous ?

**AL:** « Pour moi c'est clair, l'être seul et l'être social vont de pair. Une dimension, comme l'introspection, peut dominer dans un recueil, mais ce qui m'entoure ne me quitte jamais. Ces deux espaces de l'être en soi et de l'être autour, pour moi, c'est tout un. C'est cet acte du solitaire et du solidaire. J'ai toujours cherché à ce que les deux soient unifiés, c'est peut-être idéaliste, mais j'aime bien idéaliser ».

**JMD:** « Pour nous minoritaires, il y a une nécessité d'avoir les deux. Très égoïstement, je suis dans beaucoup de projets collectifs parce que ça me donne l'occasion d'être avec des jeunes, de sortir de ma gang ».

**AL:** « J'ai besoin de ça aussi. Quand j'ai dirigé *Poèmes de la résistance* et *Poèmes de la Cité*, j'avais hâte de lire les jeunes poètes, de découvrir leurs images. Il y a un humour dans leur travail, ça aère l'esprit. Ça m'allume, j'ai besoin de ça. Je ne voudrais surtout pas radoter ! ».

## Parole de résistantes

Marie-Josée Martin

**Trois femmes, trois magiciennes des mots qui écrivent tout en faisant rayonner les écrits d'autrui. Elles ont pour nom Véronique Sylvain, Lisanne Rheault-Leblanc et Chloé Leduc-Bélanger. Elles ne se voient pas nécessairement comme des résistantes, et pourtant...**

### Traverser le temps

Native de Trois-Rivières, Lisanne Rheault-Leblanc rêvait déjà au primaire d'écrire et de publier. Elle a commencé à écrire un premier roman dans les marges de son agenda. Pour elle d'abord, pour satisfaire un besoin de nommer et pour conjurer l'anxiété. « L'écriture, dit-elle, vient donner sens à certaines situations, à certaines émotions que je ressens parfois plus fortement que d'autres. »

Installée avec son amoureux à Gatineau, elle a eu le bonheur de trouver un emploi aux éditions L'Interligne, où elle a dirigé pendant un temps la collection jeunesse.

Elle aime la désuétude et la simplicité de ce média qui a traversé les époques. Le livre, c'est pour elle une « présence constante et rassurante [...]. La lecture d'un livre peut prendre des semaines, des mois. Et une fois que tu le refermes, il est encore en toi. »

Cette capacité de l'écriture à traverser les époques fait aussi partie intégrante de la fascination de Chloé Leduc-Bélanger pour l'écriture, qu'elle voit comme un moyen « de s'inscrire dans la durée et l'espace, d'entrer en contact avec l'autre quand et où qu'il soit ». Ces contacts sont d'autant plus précieux en ce moment.

### Désamorcer les angoisses (pandémiques... ou autres)

Chloé Leduc-Bélanger, qui écrit sous le nom de Chloé LaDuchesse, vit à Sudbury, mais est née elle aussi au Québec, à Montréal plus précisément. Paraphrasant Fran Lebowitz<sup>1</sup>, elle dit appartenir à la catégorie des autrices et auteurs qui n'aiment pas écrire, mais aiment avoir écrit. « L'acte lui-même me cause beaucoup de stress, mais en même temps, c'est de cette façon que j'entre en communication avec l'autre, et sa réaction me dit que ça vaut la peine. »

« Il y avait déjà chez plusieurs un trop plein d'écrans avant que frappe la pandémie, dit-elle, et là, c'est encore plus vrai parce que tout le social se fait par le truchement de l'écran » — d'où un désir de renouer avec le livre, de « lire pour s'évader, mais aussi pour comprendre ce qui arrive, mettre des mots sur ce qu'on vit. »

En écrivant, elle cherche à « témoigner d'un certain présent : peut-être que dans cinq ans on ne sera plus que 500 000 personnes sur terre. » Non qu'elle veuille être fataliste ou croie qu'un seul livre puisse changer la face du monde! Cependant, insiste-t-elle, par la littérature, nous pouvons nous projeter dans l'avenir, susciter des réponses ou des questions — et « la capacité de se projeter, c'est fécond ». Chez Prise de parole, où elle travaille, on a d'ailleurs organisé en pleine pandémie une résidence de création virtuelle pour « [Imaginer l'après](#) ». Véronique Sylvain, qui a publié là son premier recueil de poésie, était du nombre.



Marie-Josée Martin  
Photo : Lindsey Gibeau



Chloé Leduc-Bélanger  
Photo : Bennett Malcolmson

<sup>1</sup> *Si c'était une ville*, documentaire diffusé sur Netflix, 2021.



Suite de la page 8

Née à Kitigan, dans le nord de l'Ontario, la poète a notamment fait ses classes auprès de Robert Yergeau, fondateur des Éditions du Nordir (fermées en 2012). Elle parle avec une passion palpable de son travail de création et d'édition : « publier des livres, c'est essentiel ! » Même en ce moment. Peut-être même *surtout* en ce moment... en cette période où, comme le dit Mme Rheault-Leblanc, on a le sentiment de vivre dans une science-fiction. Les gens ont soif de nouveaux titres.

« On parle des travailleuses et travailleurs essentiels en reléguant les arts et la culture à l'arrière-plan, mais durant cette pandémie, qui n'a pas lu un roman ou regardé un film ? » demande Mme Sylvain. En effet, même coincés chez nous, nous pouvons aller partout grâce aux livres. Aux Éditions David, où elle est agente de communication, on vient d'ailleurs de lancer un **concours d'écriture** autour des vécus immigrants. La médiation culturelle leur tient à cœur — à elle et à la maison.

### Porter d'autres voix

Mme Sylvain n'hésite pas à décrire comme un « legs à la communauté » les collectifs nés de tels appels à textes, qui mettent en lumière différentes facettes de l'Ontario français d'hier à aujourd'hui. De toute évidence, il y a là un désir de cultiver une relève. « Des gens qui n'avaient jamais rédigé un texte de création se sont mis à l'écriture à cause de nos concours, dit-elle, et nous recevons beaucoup plus de premiers manuscrits depuis. »

Écrire ou éditer en français en contexte minoritaire, c'est nécessairement un geste engagé, affirment les trois femmes de lettres. On leur pose souvent la question de l'assimilation. « Ici, on ne peut pas être juste éditeur ou directeur », confirme Mme Leduc-Bélanger. Dans les organismes francophones, il y a toujours une part de résistance. « On a besoin d'une communauté forte et vibrante pour produire des œuvres vibrantes, dit-elle. S'il y a des coupes en éducation, ça va se répercuter sur les manuscrits qu'on va nous proposer dans cinq ou dix ans. »

Pour Mme Rheault-Leblanc, la résistance n'est pas que linguistique. Faisant allusion au mouvement #MoiAussi et à la vague de dénonciations dans le milieu du livre, elle dit : « la parole des femmes en écriture, c'est aussi une preuve exceptionnelle de résistance et d'une création qui se fait en dépit de tous les écueils et menaces ».

La pandémie et les mouvements sociaux qui l'ont accompagnée ont mis en évidence la nécessité d'apporter des changements de fond dans l'ensemble de la société, de repenser notre « normalité » ; et les livres contribuent à préparer ces changements en alimentant notre réflexion. Dans les mots de Chloé Leduc-Bélanger, ils sont « une façon de renouveler le discours et les rapports à l'autre ».



Lisanne Rheault-Leblanc  
Photo : François Lapointe



Véronique Sylvain  
Photo : Mireille Messier

## LEURS ÉCRITS

**Chloé LaDuchesse**

*Furies*, poésie,  
Mémoire d'encrier, 2017.

**Lisanne Rheault-Leblanc**

*Présages*, nouvelles,  
Del Busso, 2020.

**Véronique Sylvain**

*Premier quart*, poésie,  
Prise de parole, 2019.

## Les auteurs afro-canadiens dans la littérature canadienne

Guy Bélizaire

Aujourd'hui, à l'instar de la population canadienne, la francophonie ontarienne est plus que jamais diversifiée. Elle est formée de gens venus des quatre coins du globe pour l'enrichir. Parmi eux, on peut, sans conteste, citer les écrivains afro-canadiens, qui par leur présence, leur imaginaire et la qualité de leurs œuvres, insufflent un nouveau dynamisme aux enjeux identitaires et linguistiques de cette collectivité. Pour mieux comprendre leur pensée et leur situation, allons à la rencontre de deux auteurs incontournables qui, depuis une vingtaine d'années, occupent le paysage littéraire franco-ontarien. Il s'agit de Melchior Mbonimpa et Didier Leclair.

Pourquoi écrire? La littérature, on le sait, possède des pouvoirs magiques. Entre autres, elle ensorcelle, instruit, charme, fait rêver, rapproche et informe. Didier Leclair déclare aborder l'écriture dans le sens le plus noble, avant l'art pour l'art, avant la distraction. « J'écris sur des questions de société qui me préoccupent. Pour répondre à une urgence de dire. J'écris pour dénoncer, mais aussi pour donner de l'espoir », ajoute-t-il. Quant à Melchior Mbonimpa, il affirme puiser son inspiration de ses origines et de ses traumatismes. « J'écris pour donner une voix à ceux qui n'en ont pas, à ceux qui ne sont plus là, pour surmonter la honte d'être encore vivant alors qu'ils ont été massacrés. J'écris pour témoigner. » D'entrée de jeu, on se rend compte du sérieux avec lequel ces deux auteurs considèrent leur travail.

Bien que les mots employés soient comparables à ceux qui pourraient sortir de la bouche d'autres écrivains, chez ces deux Franco-Ontariens, ils reflètent un aspect particulier, propre à leur condition doublement minoritaire, c'est-à-dire, Noirs et francophones en Ontario, situation qui malheureusement entraîne son lot de défis. Selon Melchior Mbonimpa, le milieu littéraire canadien ignore les auteurs français de l'Ontario et plus encore les écrivains afro-canadiens. Il reconnaît cependant qu'au niveau de la province, on admet volontiers l'apport de ces derniers dans le renouvellement des thèmes de la littérature franco-ontarienne. Mais que l'on ne s'y méprenne pas, avance Didier Leclair: « tous les Afro-Canadiens font face au même dilemme, soit, une nécessité de travail continu, une obligation de faire plus pour affirmer leur singularité. » Selon lui, chez les écrivains afro-canadiens, le sentiment de solitude est doublement plus fort, d'abord du fait qu'ils sont Noirs et ensuite parce qu'ils sont d'expression française dans une marée d'anglophones. Ils se battent donc sur deux fronts en même temps.

C'est connu, le monde littéraire n'est pas un monde facile et ceci est encore plus vrai quand on ne fait pas partie de la majorité. Ce point est éloquentement formulé par Didier Leclair « Nous faisons face à une sorte de déni. On nous regarde parfois en chien de faïence. Pris entre les deux solitudes, on nous tend la main, mais pas complètement. C'est comme si, en tant que francophones, nous devons automatiquement évoluer au Québec, alors que dans l'imaginaire québécois, nous n'existons pas. » S'il ne parle pas de solitude, Melchior Mbonimpa reconnaît que pour apprivoiser le milieu et construire un réseau de contacts, les débuts sont en général plus pénibles pour un écrivain noir. Et à cela, dit-il, il faut ajouter un autre défi auquel tous les auteurs doivent faire face, et qui peut être plus dommageable pour les Afro-Canadiens. Il s'agit des conditions dans lesquels évoluent les maisons d'édition, c'est-à-dire dépendantes des subventions et obligées de respecter des quotas.

Les commentaires formulés ne le sont que dans le but d'améliorer les choses, de faire en sorte que la littérature franco-ontarienne connaisse un avenir à la hauteur de ses capacités et des talents de ceux et celles qui la font. Ces deux romanciers croient fermement au pouvoir de la littérature, au fait qu'elle soit un des moyens à privilégier dans l'édification d'un monde plus inclusif, dans la construction d'une société plus juste. S'ils admettent évoluer dans un contexte souvent difficile, ils sont d'avis que la situation n'est quand même pas tragique et peut être aisément corrigée avec un peu de bonne volonté. Et puis, il existe aussi un



Guy Bélizaire

[Suite à la page suivante](#)

Suite de la page 10

côté positif dans la condition minoritaire et il réside dans l’imaginaire, les préoccupations et les thèmes abordés par les écrivains afro-canadiens. « Mon imaginaire c’est l’Afrique, explique Melchior Mbonimpa, un jardin particulier dans lequel je plante quelque chose d’unique. Au début, j’avais peur que mes histoires soient rejetées, mais j’avais tort. Les lecteurs et lectrices sont curieux, ils veulent voyager. D’ailleurs, la majorité de ceux et celles qui me lisent ne sont pas des Africains. » Didier Leclair abonde dans le même sens. Il précise qu’il y a un créneau littéraire que seuls les écrivains afro-canadiens peuvent exploiter. Pas parce qu’ils sont meilleurs, mais parce qu’ils sont les seuls à vivre certaines expériences, à ressentir certaines frustrations. De ce fait, ajoute-t-il, « on trouve très peu de répétition dans nos écrits. Nos œuvres ne se comparent pas à d’autres. Nous remplissons un vide. » Et ce vide, faut-il le souligner, est à l’avantage non seulement de ces romanciers, mais aussi du paysage culturel franco-ontarien et il ne peut que bénéficier à la littérature en général, un art somme toute universel.

La littérature est une façon de combattre les maux par des mots. Elle est lumière, réflexion, voyage, rêve, espoir. L’écrivain est alors un soldat, armé de sa plume, avec ses mots pour projectiles et son imagination comme général. C’est donc un être engagé. « Nous sommes engagés malgré nous, dit Didier Leclair et c’est dû au fait que nous vivons des expériences difficiles que les autres ne vivent pas. » Pour Melchior Mbonimpa, l’engagement va de soi. Il se dit engagé tant envers l’Afrique que le Canada. Il sent le besoin de prendre position, comme écrivain, mais aussi comme citoyen. De plus, ajoute-t-il, « quand les auteurs noirs réussissent à être publiés et lus, ils sont davantage compris et acceptés. Leur lectorat les voit sous un aspect nouveau et cela joue un rôle positif dans la cohésion communautaire et sociale, car plus on connaît l’autre, plus on l’accepte avec sympathie. »

Bien qu’on l’ait qualifiée de minoritaire, la littérature franco-ontarienne a évolué pour devenir une littérature postmoderne. Aujourd’hui, fortifiée par tous ceux et celles qui la font, de toutes ces voix multiples qui la façonnent, de tous ces imaginaires distincts qui l’enrichissent, il y a lieu de croire que son avenir sera florissant. Sur ce point, les deux écrivains sont optimistes malgré certaines réserves que Melchior Mbonimpa exprime en ces termes : « le domaine littéraire est un domaine précaire, dépendant en grande partie de subventions. Si un jour celles-ci venaient à manquer, eh bien, la littérature sera en déclin et les auteurs afro-canadiens risquent d’être les plus affectés. » Didier Leclair lui, formule ainsi sa circonspection : « la littérature franco-ontarienne est appelée à rayonner, néanmoins, il y a de fortes chances que ce soit davantage à l’extérieur du Canada. Pourquoi ? Tout simplement parce que c’est l’enfant pauvre du monde littéraire canadien ; les francophones se tournent vers le Québec et le Québec pense d’abord aux Québécois. De ce fait, on néglige ce joyau que représente cet archipel qu’est la littérature française hors Québec. »

Le monde bouge, des barrières tombent, des frontières disparaissent, des esprits s’ouvrent. Malgré la présence des côtés sombres de l’humain, on assiste à l’émergence d’une certaine conscience collective qui se répand aussi dans la sphère littéraire. Il serait important de la propager davantage, et pour cela, la contribution de tous les protagonistes est nécessaire. C’est à cette seule condition que tous les imaginaires, ceux d’ici et ceux venant d’autres horizons, finiront par s’unir pour former l’arbre immortel de la littérature française en Amérique.

Ainsi, on aurait tort de ne pas tenir compte des propos avancés par ces deux hommes de lettres, propos qui nous révèlent un point de vue rarement entendu. Malgré certaines critiques, ils nous disent qu’en fin de compte, l’important, c’est la littérature et les émotions qu’elle suscite. Et Dieu sait que de nos jours, nous avons besoin de rêves, d’évasion, d’espoir, ne serait-ce que quelques heures, le temps d’une lecture, pour nous fortifier et pour lutter contre l’isolement causé par ce mal invisible qui sévit actuellement.



Melchior Mbonimpa  
Photo : Rachelle Bergeron



Didier Leclair  
Photo : Holly Leclair

## Former des jeunes engagés, mission possible ? Quatre auteurs se prononcent

Micheline Marchand

Le verdict ? Les auteurs jeunesse Andrée Poulin, Daniel Marchildon, Mireille Messier et Pierre-Luc Bélanger sont convaincus que la littérature jeunesse peut jouer un rôle pour former des personnes responsables et engagées, et cela dès un jeune âge. Et c'est en devenant de meilleures personnes que les jeunes finiront peut-être par s'engager dans le monde.

« Je ne m'assoie pas le matin à mon ordi en me disant : "Aujourd'hui, je vais écrire une histoire sur l'engagement citoyen !" » relate Mireille Messier d'un ton rieur. Écrire une bonne histoire est au cœur du travail d'écrivain. Mais, selon elle, cela n'empêche pas les thèmes reliés à l'engagement citoyen de se faufiler dans ses livres. Elle aime bien : « Une histoire avec des personnages auxquels on s'attache et qui nous ressemblent. S'ils sont engagés, s'ils brassent des cages, s'ils ont des convictions, eh bien, tant mieux ! »

Aider les jeunes à devenir des citoyens engagés à travers ses histoires donne un sens au travail d'auteure d'Andrée Poulin : « C'est ce qui me motive et me donne de l'élan. Quand j'écris des récits engagés, je me fais du bien à moi-même, car je me sens utile. J'ai l'impression d'aider les jeunes à élargir leurs horizons, à découvrir le monde et mieux le comprendre. »

Selon Pierre-Luc Bélanger : « La société se porterait mieux si les jeunes, à travers la fiction, pouvaient apprendre à se remettre en question, à être plus respectueux et à comprendre l'importance de sa responsabilité face à ses paroles et ses gestes. »

« La conscience du monde et des gens autour de nous précède l'engagement, croit Daniel Marchildon. La fiction met des personnages dans des situations où ils doivent réagir et agir. Que ce soit dans une situation politique ou policière, le personnage se voit obligé de choisir ou non d'être responsable, de défendre ce qu'il estime juste et bien. Donc amener le lecteur à faire une réflexion au sujet du personnage peut l'amener à réfléchir à son propre comportement et à stimuler la prise de conscience. »

Mais il faut beaucoup de doigté pour encourager la prise de conscience sans faire la morale. Pour sa part, Pierre-Luc Bélanger, vise à trouver le bon moyen de faire passer le message. Andrée Poulin abonde dans le même sens. « Il faut être subtile. Je fais très attention à ne pas tout dire, à ne pas tout expliquer, afin d'amener les lecteurs à faire de l'inférence, à tirer leurs propres conclusions. » De son côté, Mireille Messier maintient que : « Trop souvent, les auteurs jeunesse abordent l'engagement social de façon maladroite. Un auteur qui veut trop faire passer un message risque de faire basculer son histoire vers le cucul la praline et de laisser un arrière-goût de morale rabat-joie aux lecteurs. Si l'histoire contient un message ou une morale, il est primordial, selon moi, que celle-ci fasse partie de l'histoire, mais qu'elle ne soit pas son seul moteur. »



Micheline Marchand  
Photo : Mike Guilbault



Andrée Poulin  
Photo : Neale McMillan



Pierre-Luc Bélanger  
Photo : Robin Spencer

Suite à la page suivante

Suite de la page 12

D'après Andrée Poulin, la littérature jeunesse engagée, c'est « de ne pas avoir peur d'aborder des sujets délicats, mais de le faire de façon délicate, à hauteur d'enfant. Dans mes livres, j'ai parlé de guerre, d'intolérance, de discrimination, d'injustice et d'homophobie. Ce sont des thèmes difficiles, mais j'ai tenté de le faire avec beaucoup de respect et de nuances. » Mireille Messier partage cette mission et caresse le rêve d'écrire des histoires avec des personnages heureux qui font partie de la diversité de genre. « Malheureusement, il n'y en a pas beaucoup dans le paysage, se désolent-elle, et les quelques histoires qui en contiennent représentent souvent ces personnages comme étant torturés et tristes. En tant que parent d'un enfant non binaire, j'aurais aimé pouvoir lui présenter des histoires avec des personnages heureux qui lui ressemblent. Ça m'aurait fait du bien à moi aussi, je pense. En français, la langue est tellement genrée qu'il est difficile d'inclure des personnages non binaires dans nos histoires sans que cela devienne l'aspect principal qui attire l'attention. Ça prendrait un auteur vraiment habile pour réussir ce tour de force. J'y travaille, mais c'est tout un défi! »



Daniel Marchildon  
Photo : Mike Guilbault

**Tout le monde peut agir pour améliorer le monde qui les entoure.  
L'engagement citoyen se fait à tout âge et cela se reflète dans les écrits pour la jeunesse.**

Dans *J'avais tout prévu sauf les bélugas* d'Andrée Poulin, une adolescente lance une campagne de collecte de fonds pour aider à financer la recherche pour les bélugas du fleuve Saint-Laurent en voie de disparition. Dans *Où sont passés les zippopos?* de la même auteure, des adultes et des enfants se lancent dans l'action pour aider les démunis. Dans ses romans *Otage de la nature* et *Les guerriers de l'eau*, Daniel Marchildon aborde des thèmes qui le préoccupent : l'environnement et en particulier la protection de l'eau. L'auteur avoue que : « C'est pas juste parce que c'est le sujet de l'heure (depuis trop longtemps puisque la situation n'évolue pas dans la bonne direction), mais parce qu'il touche tout le monde dans le monde. La survie de notre espèce en dépend. »

Développer l'empathie est un moyen d'encourager les gens à s'intéresser au sort des autres et aux enjeux de ce monde. « Les livres jeunesse permettent aux jeunes lecteurs de se mettre dans la peau d'un autre le temps d'une histoire. C'est un des meilleurs moyens de pratiquer son "muscle" d'empathie, explique Mireille Messier. Le jeune lecteur apprend qu'il n'est pas seul à être heureux/triste/fâché. Il se reconnaît dans certains personnages et se projette dans ceux qui ne lui ressemblent pas. Il apprend aussi que, tout comme les personnages de plusieurs livres, ses gestes ont un impact sur les autres ainsi que sur sa communauté. Mes histoires aident à donner aux lecteurs le vocabulaire pour exprimer leurs sentiments et les outils pour comprendre les besoins et les sentiments des autres. »



Mireille Messier  
Photo : Ian Partridge

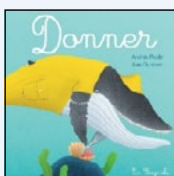
Suite à la page suivante

Suite de la page 13

Andrée Poulin est toujours étonnée de voir comment les livres peuvent stimuler l'empathie chez les jeunes. Récemment, elle a reçu des lettres d'élèves d'une classe de 4<sup>e</sup> année, qui avait lu son album *Pablo trouve un trésor*. Les élèves, lors d'une activité d'écriture, avaient écrit une lettre à un personnage du livre, le méchant de l'histoire. « Les lettres des élèves étaient très émouvantes, remplies de sagesse et d'empathie, dit-elle. Les enfants donnaient des conseils au « méchant » : « Demande poliment. Cesse de faire du trouble aux autres. Trouve un travail qui te fait plaisir. Si tu es malheureux, aider les gens va t'aider à être heureux. » Et finalement, il y a cette superbe phrase d'un élève, une phrase remplie d'espoir et de confiance dans les humains : « Je sais que tu n'es pas gentil, mais que tu vas le devenir. »

## Comme quoi la littérature jeunesse peut contribuer au développement de la personne et à l'engagement des gens envers les autres.

### Quelques titres qui abordent le thème :



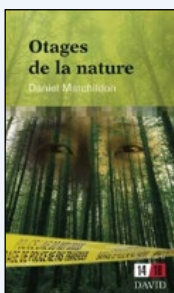
**Andrée Poulin**  
*Donner*

Pourquoi donner? À qui donner? Comment donner? Si plus de gens donnaient, il y aurait moins de larmes et moins de drames, moins de colère et moins de misère. La recette du bonheur n'a jamais été aussi simple: donner.



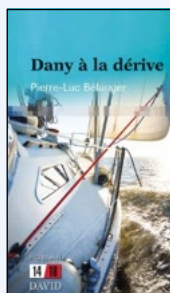
**Mireille Messier**  
*Fatima et les voleurs de clémentines*

Lorsque le verger de sa famille est saccagé par de mystérieux voleurs, la petite Fatima tente de trouver une solution à ce très gros problème.



**Daniel Marchildon**  
*Otages de la nature*

« L'environnement nous tient prisonniers, tant par sa beauté que par sa force. S'en libérer reviendrait à disparaître. Nous sommes tous des otages de la nature. Et c'est bien ainsi. »



**Pierre-Luc Bélanger**  
*Dany à la dérive*

La responsabilité face à son bonheur est au cœur de cette quête identitaire.

# PRIX LITTÉRAIRE ÉMERGENCE AAOF – 2021

Le prix littéraire Émergence AAOF est financé à même le **Fonds Françoise-et-Yvan-Lepage (AAOF)** de la Fondation franco-ontarienne.

**Françoise Lepage**, chercheuse, écrivaine, animatrice, éditrice et avant tout grande amie de la communauté franco-ontarienne, aura occupé une très grande place dans la vie littéraire de l'Ontario français.

**Yvan G. Lepage**, son conjoint, s'est distingué comme professeur titulaire au Département des lettres françaises de l'Université d'Ottawa.



Le **Prix littéraire Émergence AAOF** est remis à un auteur ou une autrice émergeant.e, en début de carrière, qui en est à la publication de son premier ou second ouvrage destiné aux adultes. Tout.e auteur ou autrice ayant une troisième publication à son actif, ne pourra plus se qualifier pour ce prix.

Le ou la lauréat.e se verra attribuer une bourse de 3 000 \$, dont 1 000 \$ devra servir à la promotion de l'ouvrage.

**Date de tombée pour déposer sa candidature: 4 juin 2021**

**EN SAVOIR PLUS...**



## DES SERVICES D'APPUI DRAMATURGIQUES PERSONNALISÉS :

- > Conseil dramaturgique (Texte)
- > Dramaturgie (Écriture scénique)
- > Atelier dramaturgique
- > Demandes spéciales

**POUR PORTER VOTRE PAROLE  
JUSQU'AU PUBLIC !**

[www.theatreaction.ca/services](http://www.theatreaction.ca/services) | [dramaturgie@theatreaction.ca](mailto:dramaturgie@theatreaction.ca)



Canada



## La parole aux auteurs et autrices

Douze autrices et auteurs vous offrent réflexions libres, poèmes et coups de gueule sur ce qui les touche, comme individus, mais surtout comme citoyens d'un monde qui aurait vraiment besoin d'un peu d'attention et d'amour. À travers ces textes, on entrevoit, certes, une certaine lassitude, de toujours devoir monter au front avec sa plume, de toujours devoir batailler avec nos mots dans lesquels parfois on s'enferme, mais l'espoir demeure toujours présent, l'espoir qu'on continuera de prendre la parole pour sortir de notre invisibilité et clamer « nous sommes là, nous serons ».



### Jean Boisjoli

la littérature comme lieu de rassemblement  
la littérature comme promesse d'espoir  
face à l'entêtement de la bêtise humaine  
lire  
pour ne pas s'enfermer dans la servitude des idées reçues  
écrire  
pour ne pas se perdre dans la veulerie de la platitude  
de la pensée convenue, des revendications sans égard pour son prochain  
écrire, lire  
pour ne pas sombrer dans l'abysse de l'insignifiante banalité  
pour résister à la futile et incongrue facilité de la pensée  
écrire, lire, dire  
pour éviter les slogans revendicateurs du jour  
le prêt-à-porter de la parole  
le take-out tout cuit de la pensée des idées reçues  
tournées vers soi et donc éphémères

à nouveau se nourrir du discours  
qui nous fut légué par  
le siècle des Lumières

tout le reste ne relève que de la vile outrecuidance  
ayant pour unique but  
de se mettre en valeur  
en réduisant l'autre au silence de la culpabilité

oui,  
la littérature comme rempart  
contre la bêtise de l'autre  
mais aussi comme muraille  
contre notre propre entêtement





## Colette St-Denis Plaidoyer pour les sans-abris

**Violente agression dans un refuge de l'Armée du Salut...** annoncent les médias.

Coup de chagrin. Tsunami d'émotions. Déclat au cerveau. Mon petit hamster s'affole. Vite mes armes: ma plume, des mots, mon cri du cœur! Défendre ces sans-abris entassés dans un refuge! Des sans-voix, sans droit, sans chez soi, sans joie.

Cette violente attaque au Centre Booth relance le débat du mégarefuge auquel le maire et l'Armée du Salut tiennent mordicus. Bientôt quatre ans de lutte pour Vanier et les itinérants. Le temps semble propice pour renverser la situation.

S'imposent de solides arguments: Covid-19, confinement impossible, agression armée du 27 janvier 2021, spécifiquement dans un refuge de l'Armée du Salut, tragédie des résidences pour aînés — contagion, contamination, hécatombes.

Évitons de regrouper trop de personnes dans un même lieu. Des pandémies, il y en aura d'autres. Il faut décentraliser les services, répartir la population itinérante dans divers quartiers de la ville d'Ottawa. La construction de logements à prix abordable est primordiale, urgente. Des édifices pourraient loger autant des familles, des personnes seules et des couples que des sans-abris. Excellente façon de promouvoir l'intégration, la réinsertion sociale!

Selon le rapport du *Tribunal d'appel de l'aménagement local*, malgré la controverse, on construira un refuge de 350 lits, dans un espace restreint, qui empiète même sur le territoire des résidents déjà établis. Imaginez, 350 lits! Un modèle désuet, foyer d'éclosion pour les virus et la violence. Qu'importent la sécurité et le bien-être des pensionnaires et des nombreux employés qui s'y dévoueront! Qu'importent les répercussions dévastatrices sur l'avenir!

Faut embellir la place du Marché By, la débarrasser de «sa laideur, sa honte». Envoyons tout ça à Vanier, «quartier pauvre» d'Ottawa! Pour les autres secteurs, ce serait inacceptable. Situation très injuste envers Vanier et les sans-abris, depuis si longtemps victimes du virus de la malchance, de l'inégalité.

Incongruité évidente de la situation! Est-ce que personne n'a le pouvoir d'intervenir? Inadmissible qu'un seul homme détienne l'autorité et en influence d'autres! Si nous ne pouvons rien au municipal, le provincial et le fédéral pourraient-ils plaider en notre faveur?

Le drame de la rue George nous ébranle, nous motive. Il faut battre le fer quand il est chaud. Oui, le vilain méchant coronavirus complique tout, mais amenons le vent à changer de bord. Décrétons, une fois pour toutes, qu'on ne construit plus de refuges, si beaux soient-ils, ni à Vanier ni ailleurs.

ITINÉRANCE ZÉRO, BIENVENUE ! ON T'ESPÈRE!



**Gabriel Osson**

**La littérature comme arme de résistance**

« Longtemps, j’ai pris ma plume comme une épée ». Sartre

Autrefois c’était les poètes, les romanciers et les philosophes qui écrivaient, qui s’érigeaient en révolutionnaires et qui se servaient de leurs écrits pour défendre des causes et s’élever contre les injustices de toutes sortes. Ils ont utilisé leurs plumes pour résister à l’oppression afin de dénoncer des dictatures comme celles de Duvalier, Perron, Bonaparte.

La société a poussé l’écriture de la résistance loin dans les marges et a même érigé des murs tout autour pour l’empêcher de nuire aux bien-pensants.

Il faut que l’écriture de résistance se déguise sous d’autres formes, le temps des pamphlets est révolu. La résistance se fait à travers des romans, des récits de vie, des histoires personnelles.

Elle se fait aussi à travers la poésie, et ce depuis des siècles. Dans les années soixante-dix, on a vu l’éclosion de la poésie résistante au Québec lors des événements d’octobre et la montée du Nationalisme québécois. Plus récemment, nos auteurs franco-ontariens sont montés aux barricades pour faire entendre leurs voix contre les politiques anti-francophones du gouvernement au pouvoir dans *Les poèmes de la résistance*. Nous avons des exemples de poésie engagée dans les textes de plusieurs écrivains. Je pense ici aux Glissant, Depestre, Éluard, Roumain, Lamartine, Ferré, Prévert.

En 2021, on n’attaque plus de front, mais plutôt par la bande. On évite tout discours acerbe, tout ce qui peut paraître controversé est relégué dans la marge et l’on construit des murs autour de la marge afin de l’isoler de la masse. On demande à l’écrivain de se conformer aux normes et de ne pas faire de vagues. La censure éditoriale ne laisse pas à l’auteur le loisir de s’exprimer selon son gré, et celle publique, n’est jamais bien loin, surtout aujourd’hui, avec l’avènement des réseaux sociaux qui deviennent des moyens lapidaires de mettre au pilori n’importe quel auteur. Rien ne doit être perçu comme offensant, nous vivons dans un monde où tout doit être aseptisé et normalisé. La rectitude politique prend le dessus et impose ses dictats aux auteurs et autrices qui voudraient sortir du lot.

Où est passée la plume acerbe des García Lorca, des Césaire, des Hugo, des Malcolm X, des Baldwin, des Zola, des Sartre. Nous écrivons désormais pour plaire à la masse. On n’écrit guère plus de pamphlets ni de manifestes et les auteurs engagés se font de plus en plus rares.

En tant qu’auteurs et autrices, nous nous fixons comme objectif avoué ou implicite de transmettre un message dans nos écrits. Je pense ici à Monia Mazigh, à Amadou Ba, à Blaise Ndala. Les auteurs doivent souvent faire preuve de ruse pour soulager les opprimés, comme je l’ai fait dans mes deux récents romans *Hubert, le restavèk* où je dénonce l’esclavage infantile et l’abnégation et l’incapacité des autorités à appliquer les lois votées et dans *Le jour se lèvera* où je présente la face cachée de la dictature impitoyable de François Duvalier, mais toujours de façon tacite. Ce n’est pas un objectif que je me fixe quand je commence l’écriture d’un roman. Cela s’insinue plutôt dans la trame de fond et le message est sous-jacent.

Je crois cependant que, quel que soit son but, la littérature se doit de contribuer à faire avancer les idées, à faire réfléchir les lecteurs et à essayer de changer ou d’améliorer la société dans laquelle elle évolue tout en divertissant.

La littérature peut et doit influencer la société dans laquelle elle prend naissance et évolue. Que ce soit de façon inconsciente ou non, elle peut nous apprendre à questionner l’ordre établi et à provoquer des réflexions sur notre société et, voire même, influencer des changements profonds dans notre société.

Oui, la littérature, peu importe la façon dont elle s’exprime, roman, poésie, théâtre, récit, peut et se doit de devenir un outil efficace de résistance.



Michèle Vinet  
Résistance

La littérature  
une main tendue dans la solitude, dans l'isolement, la page griffonnée comme porte ouverte

La littérature  
refuge dans l'assommante modernité, une invitation à la lenteur, à la plasticité du temps

La littérature  
clins d'œil aux héros fabuleux, aux dandys échevelés, aux chats bottés et aux licornes.

La littérature  
voyage hors du monde, orbite au cœur de l'invisible, odyssée dans le fredon de l'Univers

La littérature  
le cœur, fou de fièvre, au parfum de camélias, du muguet blanc printemps de la poésie

La littérature  
sourde oreille devant l'appel de l'écran, ses bricoles, ses promesses et ses mensonges

La littérature  
le ravissement de la litote, de la métaphore, la fin de l'ennui avec un thé, un vin tranquille

La littérature  
un baume sur les blessures, son innocence, sa magie sur la douleur, pour ne jamais souffrir seul

La littérature  
une trahison pardonnée, une larme séchée, le vrai sous le faux, les masques tombés

La littérature  
ses vérités dans le bleu de l'encre, ses secrets murmurés, la fidélité à la langue

La littérature  
une main sur un cœur, l'impossible flairé, un brin de romanesque dans le quotidien

La littérature  
contre la bêtise, les hostilités, la misère des oubliés, la folie du monde dans la fragilité du papier

La littérature  
la grâce d'un alinéa, sa clémence au tournant d'une phrase, une virgule aux joues roses et timides

La littérature  
perles tahitiennes, leurs effluves tropicaux, bague de fiançailles avec la franchise, l'intégrité

La littérature  
bouquet modeste, humble psaume balbutié à l'éternel, offrande sacrée à l'indicible

La littérature  
promenade lyrique dans ses pétales, ses feuilles-velours, le goût d'un lys honorable

La littérature  
pour être et non paraître, nourrir le pauvre, abreuver l'assoiffé, consoler l'affligé

La littérature  
tout doucement, pour éteindre les brûlures, redresser les injustices, sans jurer, sans cracher

La littérature  
guérison, acte d'espoir, d'avenir, de retour à l'amour, à la bonté, la compassion

La littérature  
faisceau lumineux dans l'obscurité, sentinelle de la civilisation, gardienne des nuits blanches

La littérature  
pour connaître l'autre, affirmer ce qui rêve, s'ériger contre le mal  
et résister à la mort



**Jean Mohsen Fahmy**

## La littérature et le livre comme armes de résistance

Au cours des derniers mois, chaque fois que je parlais à des amis et leur demandais comment ils occupaient leur temps, la réponse fusait immédiatement : « Je lis beaucoup... je me rattrape dans mes lectures... »

Un jour, je me suis dit : « Tiens, tiens ! Ces amis ont réussi à trouver l'arme de résistance parfaite contre l'ennui, le virus et la solitude : un bon livre en main ».

De fil en aiguille, ma pensée a dérivé : le livre est-il vraiment une arme de résistance ? La lecture a-t-elle armé d'autres générations que la covidienne ?

Une arme ne sert pas seulement à résister... elle permet également de combattre. Et dans l'histoire de l'humanité, le livre, la pensée de milliers d'écrivains ont armé des millions de lecteurs et quelquefois même changé le cours de l'histoire.

Prenons quelques exemples : en France, au 18<sup>e</sup> siècle, Voltaire a mené un combat constant contre l'intolérance, et son combat a débouché sur les idées de la Révolution française.

En Russie, au 19<sup>e</sup> siècle, Dostoïevski a mis au centre de nombre de ses romans le sort pitoyable des moujiks, ces esclaves des champs qui n'avaient aucune liberté, et le ton prophétique du grand écrivain a pavé la voie à la libération des moujiks.

Et chez nous ? Eh bien, en Ontario français, la littérature a été au cœur des luttes des Francophones pour s'affirmer dans leur province.

Notre littérature explose depuis la mi-1970. Elle est une des principales armes de résistance de notre communauté. Et son but est d'aider les francophones d'ici à ne pas disparaître, à faire preuve de résilience.

Les armes de notre littérature sont multiples : il y a la prolifération des auteurs, des maisons d'édition, des Prix (Le Droit, la Ville d'Ottawa, Salon du livre de Toronto, le Trillium).

Et cette arme de résistance est devenue plus efficace encore parce qu'elle est devenue plurielle : par l'origine de ses voix, celles d'ici et celles venues d'ailleurs, du Québec ou de l'étranger. Et ces voix sont universelles et elles ont fini par nous faire connaître d'autres communautés francophones.

Bref, nos livres et notre littérature, ici en Ontario, sont une arme essentielle de notre existence, de notre résistance et de notre épanouissement.

Bref, pour plagier une formule essentielle, nous écrivons, donc nous sommes et, tant que nous écrivons, nous serons.



## Monia Mazigh

Encore élève à l'école primaire je lisais à voix haute mes compositions à mon père. Souvent, il m'écoutait avec beaucoup d'attention et souvent il me couvrait de mots d'encouragement. Jusque-là, tout allait bien. Les mots de mon père étaient mon épée avec laquelle je pouvais me battre pour emporter ma place d'élève studieuse.

Mais quand le moment venait de lire les commentaires griffonnés par mon père sur ma feuille de brouillon, la peur me saisissait les entrailles. La feuille sur laquelle était écrit mon texte original était colonisée par un cafouillis de mots ayant l'air de bêtes féroces. C'était un champ de bataille, des mots raturés avec une rage intense, d'autres miraculeusement apparus alors que certains finissaient criblés sous des points d'interrogation. Des mots à l'allure monstrueuse s'accaparaient des espaces exigus, et d'autres on dirait des fantômes tracés à la hâte, se faufilaient entre deux paragraphes consécutifs. Des flèches décochées par la main paternelle hissaient certains mots vers le haut et d'autres, vraisemblablement honnis, dégringolaient vers le bas fond de la page. Mon texte original se métamorphosait entre les assassinats sommaires de certains mots et la réincarnation d'autres. Des idées naissaient et d'autres mourraient. Comment me retrouver dans ce tourbillon de mots et d'idées. La bataille ne faisait que commencer.

Ça m'a pris des années pour apprécier le pouvoir des mots dans ma vie et la vigueur des idées. Mon père m'en a soufflé quelques braises, le vent de la vie s'est chargé du reste.

Et dire qu'une fois j'ai choisi les chiffres au détriment des mots. Et dire que pendant un certain temps, je suis devenue professeure de finance. Pas pour longtemps, les mots ont pris leur revanche. Maintes fois, je me suis trouvée face à cette feuille blanche en pensant aux mots accommodants de mon père, mais surtout à la bataille que je pouvais entamer et gagner avec eux. Le caractère belliqueux de certains mots, la rigueur des idées, le courage à prendre la parole, la répétition sans risque d'ennuyer, la concision du verbe et pourquoi pas la douceur qui pouvait tuer. Le coup de grâce.

Oui, les mots sont les armes que je fourbissais en cachette quand tout le monde m'a lâchée. Les mots enragés, tranchants, percutants, qui vont droit au but pour marquer la vérité. Cette vérité qui se débat jour et nuit pour sortir de ma bouche, creuser une tranchée dans ma gorge et pénétrer le canal de la pensée, de celle qui m'oppose ou de celle qui me guette au détour d'un regard en pointant du doigt une autre arme redoutable : un mot qui blesse. Ces mots qui réclament sans honte ni complexe, justice et dignité, naissent au profond de mon âme, bouillonnent en compagnie de mes chagrins et de mes colères, mijotent avec la patience et les erreurs pour enfin surgir et retrouver la liberté dans l'air que je respire et les textes que j'écris.



**Daniel Marchildon**

## **La littérature: une arme d'existence massive**

Pour moi, auteur issu d'une « petite littérature » pour reprendre l'expression de François Paré, m'interroger sur la littérature comme arme de résistance suscite le constat que j'écris de la littérature d'existence. Car, en Ontario français, le simple fait d'exister à travers nos mots c'est résister à : l'assimilation, la facilité, la passivité et la soumission à la culture dominante de l'autre.

La littérature d'existence / de résistance s'écrit à l'inverse du *modus operandi* « habituel ». Plutôt que de raconter des mensonges pour dire la vérité, on écrit la vérité pour dénoncer le mensonge, celui pour lequel nous ne pouvons rien contre l'injustice ou une condition injuste.

Écrire dans ma langue, celle de la minorité, constitue un acte d'existence, donc de résistance. Par contre, d'autres écrivent dans la langue du dominant pour résister justement à cette majorité. Je pense, entre autres, aux Écossais, aux Irlandais, aux Maghrébins, comme Kamel Daoud, dans son roman surprenant paru en 2013, *Meursault, contre-enquête*.

L'affirmation de soi quand on est minoritaire équivaut à poser un geste de résistance, même si cette résistance n'est pas forcément consciente ou délibérée. Faire de la littérature de l'existence / de résistance demeure une action personnelle avant de devenir collective et sert d'abord à ceux et à celles qui l'écrivent pour affirmer leur existence. Si, en posant ce geste personnel la collectivité se trouve galvanisée, alors c'est tant mieux. Quand, dans les années 1970, j'ai lu André Paiement, ou encore une décennie plus tard, Jean Marc Dalpé, j'ai senti que, malgré tout, « icitte c'est chez nous ».

J'ai commencé ma carrière d'auteur en écrivant des histoires ancrées dans mon pays, en partie parce qu'à l'époque il y avait peu ou pas de littérature où je pouvais me voir, ou encore vivre les enjeux et tourments propres à mon expérience. En même temps, en toute lucidité, je constatais, comme le poète Patrice Desbiens, que : « je viens d'un pays où engagé veut dire / que tu t'es trouvé une job ». Donc, mes mots d'existence / de résistance n'allaient pas nécessairement soulever des foules. Comme l'a souligné Gaston Tremblay, en Ontario français il faut être courageux ou fou pour choisir d'écrire dans une langue où tu sais que, dès la première ligne, tu élimines 95 % du lectorat potentiel dans ta province.

Faut-il faire de la littérature de la résistance ?

Je ne le sais pas. Par contre, je sais qu'il faut continuer à écrire de la littérature de l'existence. Par la force des choses, celle-ci se traduira sans doute toujours en littérature et livres qui seront des armes de résistance et d'existence massive.



**Sonia-Sophie Courdeau**  
**Ose**

tu les aimes comme ça, tes après-midis  
à flirter avec l' « inadmissible »

ta joie se jette sur la page  
en défie les contours

ne sois pas surpris si l'éclat des images  
en dérange quelques-uns

(l'enfance leur fait peut-être la grève  
pour une raison)

de toute façon  
tu as d'autres crèmes à fouetter  
dans le latté sucré-salé de ton existence

étends ta saveur  
disperse tes zones d'ombre  
sur la surface blanche

capture le silence d'or avec tes mots  
qu'il reluise en plein centre

le soleil à midi

incorrigible et indélogeable

que ta verve apprivoise ses (c)rayons



**Soufiane Chakkouche**  
*Analphabétiser pour mieux régner*

Lorsque Aude Rahmani, Chargée de projets et de communication au sein de l'AAOF m'a envoyé: «Un petit courriel pour te demander si tu accepterais d'écrire un texte de ton cru, dans le genre et la forme qu'il te siéra, avec pour thématique: la littérature et le livre comme armes de résistance», en bon automate de la société moderne, mon esprit s'est calé sur le truisme. Mille fois oui! j'accepte, et mille et une fois oui! la littérature et le livre peuvent revendiquer le noble statut d'arme de résistance massive. De Victor Hugo à George Orwell, en passant par Léon Tolstoï ou encore Toni Morrison, ce ne sont pas les exemples de femmes et d'hommes de lettres engagé(e)s jusqu'au bout de la plume qui manquent.

Toutefois, étant de nature à toujours éviter les fastidieux chemins de l'évidence, je m'aventure, une fois de plus, à contrecourant. Et si le bon thème était tout simplement l'inverse: «*l'analphabetisation* est-elle une arme de résistance pour l'oppression?» puisque pour prétendre à la littérature et/ou au livre, il faut un tant soit peu savoir lire et écrire.

L'idée me plaît. Je fonce tête baissée dans les chiffres, seuls mandatés pour fermer la bouche des oppresseurs plus que n'importe quel sentiment, aussi pur soit-il! Quelques clics et calculs plus tard (oui! j'ai bûché pour ce billet), le verdict tombe, lourd comme une masue en T. Or, avant de le livrer, quelques indications d'ordre méthodologique s'imposent. La manœuvre est triviale, elle consiste à croiser le classement par pays relatif à l'indice de démocratie (source: The Economist Group) qui évalue annuellement le niveau de démocratie des États du monde avec celui du taux d'alphabétisation (source: ONU). Voilà pour la forme. Quant au fond, il faut être bien assis pour le lire: sur les 57 États dits autoritaires que compte le classement, 60 % d'entre eux occupent les dernières places s'agissant de l'alphabétisation et 73% de ces mauvais élèves se trouvent en Afrique. Plus significatif encore, certains pays comme le Tchad (dont seulement 1 habitant sur 4 sait lire et écrire), la Guinée-Bissau, le Togo, le Rwanda ou encore l'Algérie occupent exactement le même rang dans les deux classements, c'est dire l'étroite corrélation qui existe entre démocratie et alphabétisation ou entre autoritarisme et *analphabetisation*, c'est selon!

Le raccourci statistique est donc tout ce qu'il y a de légitime: les États les plus autoritaires sont aussi les moins alphabétisés, c'est un indéniable fait. Certes, d'une manière globale l'alphabétisation dans le monde progresse indiscutablement, mais cela dépend pour qui! En effet, dans certaines contrées comme l'Irak, elle régresse drastiquement, entraînant dans son sillage des dérives oppressives pour ne citer que celles-là. Selon l'UNESCO, un peu moins de 1 milliard de Terriens (dont la majorité de femmes) sont toujours analphabètes de nos jours. Il y a donc encore beaucoup de chemin à faire et des pages blanches à noircir avec l'encre de la colère, sœur jumelle de la résistance, pour qu'un jour le rêve devienne réalité, celui d'être tous égaux. Un jour!





**Didier Leclair**

### La littérature contre toute oppression

Quand on m'a demandé d'écrire quelque chose sur le thème de «La littérature et le livre comme armes de résistance», j'ai tout d'abord pensé au poème *Liberté* de Paul Éluard. Il l'écrivit en 1942, au milieu de la Deuxième Guerre mondiale. La petite histoire veut que le censeur de Vichy ne lût pas le poème en entier, pensant qu'il s'agissait d'un poème d'amour. En effet, le titre antérieur était *Une seule pensée*.

Puis, il me vint à l'esprit *Cahier d'un retour au pays natal* d'Aimé Césaire. Cette œuvre qui est un long texte d'une quarantaine de pages est un cri de rage contre le colonialisme et le racisme. Le livre parut pour la première fois en 1939. André Breton découvrit cet ouvrage par un hasard surréaliste, dans une mercerie de Fort-de-France où il cherchait un ruban pour sa fille, en avril 1941. Après lecture, il qualifia Césaire de «grand poète noir».

Voyez-vous, la littérature et le livre ont toujours été des armes de résistance contre la tyrannie et l'oppression. Ce sont les plus belles armes que l'être humain ait inventées. Il suffit d'avoir de l'encre et du papier. Les dégâts ne sont jamais collatéraux, il n'y a pas de balles perdues qui tuent un allié. Pour tout dire, ces armes ne font aucun mort. En revanche, la littérature fait poindre une vérité croissante. Elle débute comme une étoile étincelante et finit par une lumière foudroyante.

L'écrivain George Orwell a marqué au fer blanc le public de son époque et d'autres bien après sa mort. Il décrit une société qui bannit la discussion, le débat et rend les citoyens incapables de penser par eux-mêmes. En effet, *1984* a frappé les esprits des lecteurs au point où l'expression «Big brother is watching you» est entrée dans le vocabulaire contemporain. Dans le roman d'Orwell, on trouve le négationnisme historique, la surveillance gouvernementale et d'autres phénomènes décriés par les défenseurs de la liberté individuelle d'aujourd'hui.

Prenez un livre de Maya Angelou, poétesse africaine-américaine, *Je sais pourquoi chante l'oiseau en cage* et vous comprendrez qu'il existe une résistance à toute épreuve dans la littérature contre la barbarie, le viol, l'exclusion. L'œuvre aborde des thèmes universels grâce à des techniques narratives convaincantes.

Ce qu'il faut retenir est qu'une mitrailleuse, une grenade ou une bombe ne peut être à la hauteur de la littérature et du livre comme armes de résistance. Quand on a recours aux armes à feu, on admet une forme de défaite de l'intelligence. L'acte de se défendre peut être légitime. Mais l'instigateur d'une guerre est toujours un lâche.

Les armes de destruction ne provoquent que tristesse, désolation, traumatisme et disparition. Tandis que la littérature fait réfléchir, pleurer, rire sans faire couler de sang. Le livre fait naître l'étonnement, l'émoi et l'admiration.

Aujourd'hui, même les réseaux sociaux n'ont pu vaincre la littérature. Elle résiste avec le livre électronique.



**Louenas Hassani**

## **La littérature et le livre comme armes de résistance**

Tiens, les mots. Qu'est-ce qui ne se fait sans les mots? Peu de choses, je crois. Ce sont les mots qui instruisent, construisent, revendiquent ponts et passerelles, abolissent ou fertilisent. L'humus est le grain de la pensée pour qu'éclosent les jardins verdoyants du vivre-ensemble. Ou que naissent les incendies. Le pouvoir des mots donc? Du langage. L'outil extraordinaire de notre civilisation. Et la littérature?

Si les mots sont déjà si puissants, ils le sont sans doute davantage quand une main, autre outil fabuleux, leur offre le possible de la musique par le verbe, de l'enfantement par le texte, du dire au fil de l'in vraisemblable...

Les anthropologues disent que c'est probablement à la découverte du feu, alors que les ancêtres attendaient la cuisson de la viande, du passage de la nature à la culture donc, que sont nés l'histoire, le conte, le mythe, la fiction. La possibilité de sublimer le vivant. Aube de la littérature pour raisonner le silence des espaces infinis.

Et depuis ce temps, nous n'avons cessé d'habiter le monde, d'en faire une planète qui ne se contente plus de reproduire le déjà vu et vécu. Nous étions devenus des créateurs. Nous inventions désormais le passé, sculptons le présent à l'argile de nos utopies, écrivons le futur à l'encre osée de notre imagination.

À l'origine, l'autodafé «auto da fé, mot portugais» ou acte de foi, est une cérémonie de pénitence organisée par le tribunal de l'Inquisition. Mais entre évolution et mémoires, il a fini par être dans l'imaginaire universel un acte ignoble lié à la dictature qui s'en prend aux livres. Aux nazis qui brûlaient les bouquins susceptibles de causer la fissure première de l'imprenable citadelle. Dès qu'on prononce le mot, magie du langage, une porte s'ouvre dans notre tête ; des titres défilent, des titres de livres. Des livres qui dérangent. Attendent à l'ordre concentrationnaire. Parce que les livres (et non pas le Livre) c'est un peu le contraire de la dictature. Le multiple nonobstant la tentative uniformisatrice. La lueur qui défie la nuit dans le déluge de l'ombre. La chandelle qui éteint un peu la nuit. Car aussi fluette soit-elle, elle a l'avantage de la lumière. De la propagation. L'audace de la vitesse. Ils se nourrissent aux doutes, aux questions, eux, les livres. Car à force de confronter les idées, de les soumettre au mouvement de la raison, la vérité finit par n'être plus qu'un regard parmi des milliards d'autres regards. C'est la puissance des livres. Tiens, la démocratie aurait-elle existé sans les livres?

Le poète a dit que quand il prenait un livre, il avait l'impression que le monde s'assoit sur ses genoux. Les mots ouvraient alors les continents. Fendaient les mers et les océans des insoupçonnables possibles. Clamaient les bancs de la rencontre. Le voyage sucré au miel de l'inattendu! C'étaient les mots qui lui tenaient la main, a encore dit le poète. Il n'était sûr de rien encore. Un jour, il a cessé de lire. Il était devenu sûr. Il détenait la vérité. La certitude prenait de plus en plus de son chiendent dans le champ de sa raison.

Il parlait d'un peuple qui a cessé de lire. Il a rajouté :

Parce que quand un peuple cesse de lire, il entrouvre le portail de la dictature.



## Charles-Étienne Ferland

### La littérature et le livre comme arme de résistance

Véhicule de nos messages d'espoir, la littérature est sans conteste un outil puissant pour contrer l'oppression, promouvoir la libre expression, soutenir des changements sociétaux, cultiver la curiosité, amener à réfléchir et ouvrir des discussions. Le pouvoir de la littérature repose dans la nature permanente des mots qui résistent au temps, traversent l'Histoire. Écrire, c'est résister. C'est témoigner d'une facette de notre monde, que celle-ci relève de la réalité ou de l'imaginaire. Je me souviendrai toujours de ma première lecture du *Journal* d'Anne Frank et je me console avec des œuvres comme celle-ci lorsque j'entends parler de négationnistes de l'Holocauste. De plus, ne cite-t-on pas, entre autres, un livre, le *Printemps silencieux* de la biologiste Rachel Carson, comme arme de résistance, dans la lutte pour la réduction de l'usage des pesticides?

Lorsque l'AAOF m'a demandé de composer un texte sur la littérature comme arme de résistance, j'ai supposé qu'il convenait de me poser la question : À quoi est-ce que je résiste?

Ma littérature en est une de l'imaginaire. À quelque part, je maintiens que c'est le plus beau métier du monde que celui de faire rêver les gens. Je me suis rendu compte que cette idée de résistance n'était pas vraiment familière à mes écrits. Après tout, je ne suis pas un écrivain engagé qui dénonce sans relâche les injustices sociales qui ont cours, bien que j'y sois sensible. À tout le moins, ma formation en écologie m'a amené à signer quelques textes pour un usage plus raisonné des pesticides en agroécosystèmes.

Mais, aujourd'hui, à quoi est-ce que je résiste? Je me le demande.

Justement, je repensais dernièrement à ces rencontres avec des étudiants du secondaire qui avaient lu mes romans d'insectes anthropophages géants. Une question revient souvent : est-ce que ça se peut pour de vrai? Je me plais à croire que je n'invente rien dans mes romans. Tout repose sur un fondement scientifique. En effet, il y a bel et bien eu des insectes géants au carbonifère, trois cents millions d'années avant notre ère. Quant aux insectes qui s'en prennent aux humains... Qui ne connaît pas les moustiques? Je ne fais que moduler certains paramètres : taille de l'insecte, comportement, appétit... Toutes ces discussions ont donné lieu à de véritables échanges sur des notions d'écologie, de biodiversité, de changements climatiques et de conservation, sujets qui me passionnent vu mes études en sciences environnementales. Je l'avoue, jamais je ne me serais attendu à cette conjoncture, à cette synergie, entre la littérature et l'environnement.

Alors, peut-être qu'au fond, serait-ce le lieu de ma résistance que celui de partager des connaissances scientifiques par l'entremise de la littérature pour sensibiliser les citoyens de demain aux enjeux environnementaux contemporains et pour résister à la dégradation des écosystèmes? Pour permettre aux générations futures de connaître une Terre dans le meilleur état possible, aussi idéaliste cette aspiration puisse-t-elle paraître. Certains diront qu'il est trop tard. Moi, j'aime me rappeler cette citation de Martin Luther : « Even if I knew that tomorrow the world would go to pieces, I would still plant my apple tree. » Il y a dans cette idée, à mon sens, un message d'espoir et de résistance vis-à-vis de l'avenir à travers l'action de planter un arbre aujourd'hui, même à l'aube de la fin du monde. Je n'avais pas vu mes écrits comme des armes de résistance, mais avec les rencontres avec les élèves et en y pensant, grâce à quelques questions, je réalise que je participe tout de même à une forme de résistance écrite pour l'environnement.

## Prix Jacques-Poirier-Outaouais 2021



**Mishka Lavigne**  
*Copeaux*  
Éditions l'Interligne

Dans cette œuvre théâtrale, l'auteure traite d'une relation amoureuse qui s'effrite et de ce qui en reste : la fin, sans grand éclat, mais non sans ravages. Intemporel et poétique, le texte inspiré de l'univers visuel de l'artiste canadien Stefan Thompson flotte entre rêve, réalité et regrets.

Selon le jury, « **Mishka Lavigne a la plume noire de la corneille perchée sur son fil, qui attend de se repaître de la carcasse des amours mortes. Il n'y a pourtant pas d'animosité ni de haine à travers ce regard calme et lucide qui guette Elle et Lui, deux êtres qui étouffent et qui s'étouffent dans une relation agonisante, deux êtres qui ont soif d'absolu, qui voudraient bien aimer inconditionnellement, comme des chiens, mais qui n'arrivent qu'à être des loups.** »



Mishka Lavigne  
Photo : Jonathan Lorange

## Prix Alain-Thomas 2021



**Gabriel Osson**  
*Le jour se lèvera*  
Éditions David, collection Indociles

*Le jour se lèvera* raconte l'histoire de treize jeunes adultes, réunis dans le mouvement Jeune Haïti, qui débarquent à l'été 1964 dans le sud-ouest d'Haïti (aux environs de Jérémie) pour une opération de guérilla contre le régime de François Duvalier. Leur mission : renverser Papa Doc. Assoiffés de liberté et d'indépendance, ils tenteront de convaincre une population prise en otage de les suivre dans leur entreprise. Au terme d'une poursuite de trois mois, ils vont cependant tous trouver la mort, les deux derniers, Henri et Jacques, deux amis d'enfance, se faisant fusiller (pour l'exemple) sur la grande place publique à Port-au-Prince.

Inspirée d'une histoire vraie, cette courageuse et téméraire aventure de treize jeunes Haïtiens qui tentèrent, au cours de l'été 1964, de renverser le régime dictatorial de Papa Doc est enfin tirée de l'oubli par Gabriel Osson.



Gabriel Osson  
Photo : Christine Bérubé

Ce qu'en a pensé le jury : *Le jour se lèvera* rend hommage à une jeunesse haïtienne en quête de liberté pour son peuple asservi sous le règne sans pitié du dictateur cannibale Papa Doc. Gabriel Osson, d'origine haïtienne, revient sur une douloureuse page de l'Histoire d'Haïti, entre Noirs et Mulâtres. Une île « si belle et si cruelle » à la fois aux yeux du mouvement clandestin Jeune Haïti qui tenta au cours de l'été 1964 de renverser le gouvernement dictatorial duvaliériste. Le récit dépeint la témérité de 13 jeunes Haïtiens issus de l'exil, déterminés à révolutionner le monde car « Haïti peut et doit survivre » hors de la misère, la pauvreté et l'horreur de la dictature. L'auteur nous donne à voir le destin tragique de ces jeunes révolutionnaires qui apprendront à tuer, à survivre sous la torture des Tontons macoutes (milice paramilitaire créée à la suite d'un attentat contre le président François Duvalier en 1958), à mourir dans la dignité de leur militantisme irréversible. Tout au long d'un écrit sans détour, on avance avec eux dans la boue jusqu'aux genoux. On les accompagne jusqu'à la descente aux enfers inévitable où l'on regarde la mort en face. « Le jour se lèvera où la Révolution finira par triompher. »

Suite à la page suivante

Suite de la page 28

## Prix Alain-Thomas 2021 – Les finalistes



**Éric Mathieu – FINALISTE**  
*Capitaine boudu et les enfants de la Cédille*  
 Éditions L'Interligne

Sur la station spatiale U+00B8, communément appelée « la Cédille », Félix et les autres enfants membres de l'équipage vivent sous l'autorité du capitaine Boudu, jusqu'au jour où tout bascule: un vaisseau spatial extraterrestre percute la Cédille.

Félix et le capitaine seront entraînés dans une folle aventure sur une lointaine planète, où Félix fera preuve d'un grand courage et découvrira, entre autres, une tour de Babel à l'envers et une pierre ancienne permettant de déchiffrer les langues...

Pour les 6 à 9 ans




Éric Mathieu  
 Photo: Céline Chapdelaine


Ce qu'en a pensé le jury: *Avec Capitaine Boudu et les enfants de la Cédille*, Éric Mathieu nous offre un roman jeunesse de science-fiction où la magie de la langue est savamment mise à l'honneur. Le narrateur Félix et le Capitaine Boudu sont entraînés dans une aventure rocambolesque sur la planète Tanguy. Ils vont aider des colonisés dans leur combat pour retrouver leur langue et leur culture. Professeur de linguistique, Mathieu souligne comment les enfants sont doués pour le langage, pour l'apprentissage d'une ou de plusieurs nouvelles langues. Son intrigue finement ciselée encourage les jeunes à continuer de nourrir leur créativité une fois rendus à l'adolescence et à l'âge adulte. Le refrain suivant sert de leitmotiv tout au long du roman: « Continue ta route / N'abandonne jamais / Et à la fin du jour / Et à la fin de la nuit / Continue pour toujours » (p. 28). Bien que le récit s'adresse aux enfants, les adultes nageront en pleine allégorie. Ils y décèleront des pans de notre propre histoire, notamment en matière d'assimilation et d'acculturation.

Tu as entre 16 et 25 ans ?  
 Tu rêves d'être un **AUTEUR** ou une **AUTRICE** ?

**PROVOQUE TA CHANCE ET ADHÈRE À L'AAOF !**



Association  
des auteurs et auteures  
de l'Ontario français



ADHÈRE ICI !

aaof.ca

## Prix Alain-Thomas 2021 – Les finalistes



**Nicole V. Champeau – FINALISTE**

*Niagara... la voie qui y mène*

Éditions David

Nicole V. Champeau nous invite ici à l'accompagner dans une quête passionnante, à la fois historique, géographique, poétique, personnelle et identitaire.

Tout commence lorsqu'elle entrouvre un album de famille au hasard d'un retour dans sa ville natale, sur les rives du Saint-Laurent, ce « fleuve qu'ont remonté les explorateurs, découvreurs, missionnaires, militaires, aventuriers et tant d'autres passants inclassables ». À leur suite, elle entreprend de refaire ce parcours jusqu'à Niagara et découvre la beauté inoubliable de ce lieu, longtemps vénéré par les peuples autochtones, puis adopté par les Français d'Amérique, premiers Européens à l'avoir découvert.

Avec son érudition et sa grande sensibilité, elle fait revivre cette région aux richesses insoupçonnées, débordante d'activités commerciales, touristiques, industrielles et manufacturières, à l'ombre des chutes qui ont bien failli, un jour, disparaître...

Dans cet essai envoûtant, l'auteure de *Pointe-Maligne, l'infiniment oubliée* réussit à reconstruire l'histoire et la géographie de ce lieu mythique qui, avant d'être la destination touristique qu'on connaît, fut un haut-lieu sacré pour les peuples des Premières Nations et une cathédrale vivante du patrimoine français.

**Ce qu'en a pensé le jury:** Dans cet essai multiforme, *Niagara... la voie qui y mène*, Nicole V. Champeau explore en profondeur tous les aspects de l'histoire de la région sud de l'Ontario, en particulier les villes et les communautés qui longent le fleuve Saint-Laurent à partir de Cornwall jusqu'aux chutes Niagara. L'auteure ne se contente pas de simplement tracer une chronologie des événements mais, ayant recours à différentes techniques et formes littéraires, trace un portrait à multiples niveaux des grandes transformations qui ont marqué la région, des aspects sociologique, politique, géologique, social des transformations. L'auteure fait preuve d'un savoir immense sur le sujet. Il y a tout dans ce livre: incantations, relevés historiques, descriptions subjectives, nomenclatures, chronologies d'événements, explications de contextes sociaux, et j'en passe. Un livre d'une grande complexité, imbu d'un amour profond sur cette partie de notre province dont certains aspects ont été occultés par les grandes transformations qui ont eu lieu au fil des années. Ce qui étonne le plus dans cet ouvrage, c'est l'ampleur de la recherche, la portée de la réflexion ainsi que la profondeur et la sensibilité que l'auteure apporte à son récit, que l'on pourrait presque qualifier d'encyclopédique. C'est époustoufflant.



Nicole V. Champeau

## RÉPERTOIRE DES MEMBRES

L'Association des auteures et des auteurs de l'Ontario français (AAOF) est heureuse de vous présenter le Répertoire virtuel de ses membres. Vous y trouverez une mine d'informations, dont les coordonnées à jour des auteurs/autrices, des courtes biographies, une énumération des expertises et des services professionnels qu'ils ou elles offrent, ainsi que leurs plus récentes publications et réalisations littéraires.

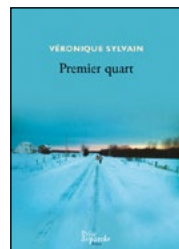
[EXPLORER LE RÉPERTOIRE](#)



Association  
des auteures et auteurs  
de l'Ontario français

## Prix Champlain 2021 – (Deux lauréates et une finaliste parmi nos membres !)

### Volet adulte



**Véronique Sylvain**  
*Premier quart*  
Éditions Prise de parole

Dans *Premier quart*, la poétesse revisite le Nord, lieu de sa naissance, à travers le voyage et les souvenirs. Au long de son parcours, elle tentera de comprendre les drames et réalités à l'œuvre dans le rude climat nordique. Elle sera ainsi ramenée à ses propres combats, à la solitude, à la tristesse, à l'angoisse, et à l'hiver qui invite à l'introspection. La nature et l'écriture lui permettront d'inscrire sa quête dans un vaste héritage familial et littéraire. Ce premier recueil de Véronique Sylvain tisse la nordicité en contrepoint d'une identité féminine et urbaine.



Véronique Sylvain  
Photo: Mathieu Girard

**Selon le jury, le recueil de poésie *Premier quart* s'installe, « à chaque nouvelle page, comme la fine neige qui tombe, dans chaque recoin de votre tête ». Une œuvre qui nous amène en voyage et nous permet de palper la solitude et la souffrance que le froid peut causer.**

### FINALISTES

***Au cœur de l'histoire* de France Adams  
publié aux Éditions du Blé**

Le jury a souligné le caractère universel et intemporel de la pièce de théâtre *Au cœur de l'histoire* qui traite avec intelligence et sensibilité de sujets et d'émotions complexes, tels que deux génocides, à travers le regard de deux enfants. Une lecture qui unit, réconcilie et émeut.

***Ce que je voudrais dire à mes enfants* de Michel Bastarache et Antoine Trépanier  
publié aux Presses de l'Université d'Ottawa**

Selon le jury, la lettre étoffée, *Ce que je voudrais dire à mes enfants*, est un legs important pour la francophonie canadienne qui aborde avec franchise les luttes auxquelles Michel Bastarache a dû participer ainsi que les nombreux personnages publics qu'il a côtoyés. « Un ouvrage qui sera longtemps (re)lu par tous ceux et celles qui s'intéressent à l'histoire récente du Canada français ».

## Prix Champlain 2021 (suite)

### Volet jeunesse



**Micheline Marchand**  
*Perdue au bord de la baie d'Hudson*  
Éditions David, collection 14/18

Zoé, une adolescente, à la fois métisse et franco-ontarienne, est mal dans sa peau. Pour affronter ses démons et vaincre la culpabilité qui la tenaille, elle s'enfuit et se réfugie chez son cousin, Christophe, à Churchill au nord du Manitoba. Dans cet environnement glacial aux paysages envoûtants et à la nature sauvage peuplée d'ours polaires, elle va à la découverte d'elle-même. Accompagnée de son ami Ludo, un jeune Belge qui séjourne lui aussi là-bas, elle s'imprégnera de la riche histoire de Churchill et de celle de Thanadelthur, cette jeune héroïne du 18<sup>e</sup> siècle qui a risqué sa vie pour négocier la paix entre Dénés et Cris.



Micheline Marchand  
Photo: Mike Guilbault

*Perdue au bord de la baie d'Hudson* a conquis le cœur des membres du jury par la richesse des intrigues, l'aspect historique bien développé et le côté entraînant du récit.

#### FINALISTES



**Michèle Matteau**  
*Entre ici et là-bas*  
Éditions David, collection 14/18

Pas facile d'être le bourgeon d'un arbre déraciné... C'est ce que pense et vit Ganaëlle, dix-sept ans.

Émigrée d'Afrique subsaharienne et au pays depuis bientôt trois ans, elle tente de devenir une Canadienne à part entière, mais se heurte à l'attitude négative de ses parents. Des parents qui ne lui semblent plus les mêmes depuis que la famille s'est réfugiée à Ottawa. Sa mère, surtout, a changé. De femme autonome, aimante et pleine d'humour, elle est devenue dépendante, renfermée et la colère qui la ronge la porte parfois jusqu'à la violence. Ganaëlle n'a personne à qui se confier. Elle se sent terriblement seule.

C'est sur les pages lignées de cahiers d'école qu'elle raconte son désarroi, sa rage et la solitude qui la tenaille. Pour ne pas étouffer.



Michèle Matteau

Les membres du jury ont souligné le récit bien écrit et structuré d'*Entre ici et là-bas* qui en fait un roman actuel très représentatif de la réalité de plusieurs jeunes dans les écoles. Une lecture qui, par ses personnages attachants, saura développer l'empathie, en plus d'encourager l'ouverture à la différence.

*Junk City* de David Baudemont  
publié aux Éditions de la nouvelle plume

*Junk City* a convaincu le jury par sa forme originale, la richesse de la langue et les sujets d'actualité qui y sont abordés et qui en font un ouvrage complet et captivant.



# L'AAOF, LA MEILLEURE INTRIGUE À VOTRE HISTOIRE!



VOUS AVEZ DÉJÀ ÉTÉ MEMBRE  
**RENOUVELEZ ICI!**

VOUS N'AVEZ JAMAIS ÉTÉ MEMBRE  
**ADHÉREZ ICI!**

[aaof.ca](http://aaof.ca)



Association  
des auteures et auteurs  
de l'Ontario français